



AMÉRIQUES	AFRIQUE	ASIE
BELIEVER. My Forty Years in Politics. – David Axelrod <i>Penguin Press, New York, 2015, 509 pages, 35 dollars.</i> Stratégie politique étroitement associé à l’ascension de M. Barack Obama, qu’il suivit à la Maison Blanche, David Axelrod doit sa notoriété initiale à l’élection de Harold Washington, le premier maire noir de Chicago. Dans cet ouvrage qui lève le voile sur le monde des conseillers de l’ombre, l’auteur raconte quarante années de militantisme et quelque cent cinquante campagnes électorales. Passé maître dans l’art de former des coalitions gagnantes (principalement de minorités et de Blancs progressistes), Axelrod est l’auteur de la formule «Yes, we can !», que le candidat Obama jugea d’abord naïve. Lors de la primaire démocrate de 2008, face à M^{me} Hillary Clinton, M. Obama se posa en insurgé et ne cessa de rappeler que sa concurrente avait soutenu la guerre en Irak. Il réussit ensuite à faire endosser à son adversaire républicain John McCain l’héritage calamiteux de M. George W. Bush. Dans l’univers mercenaire des communicants, sondeurs, gestionnaires d’image et autres <i>spin doctors</i>, Axelrod revendique sa différence en affichant un idéalisme (relatif) qu’il prétend inspiré par les frères Kennedy. IBRAHIM WARDE BETWEEN THE WORLD AND ME. – Ta-Nehisi Coates <i>Spiegel and Grau, New York, 2015, 176 pages, 15 dollars.</i> Parmi les nombreux livres sur la question raciale publiés aux Etats-Unis depuis les événements de Ferguson (émeutes en 2014 après l’assassinat d’un jeune Noir, par un policier), <i>Between the World and Me</i> fera certainement date. L’auteur, journaliste pour le mensuel <i>The Atlantic</i>, y a publié cette année plusieurs articles qui ont fait polémique, notamment à propos des enjeux des réparations de l’esclavage. Cet essai, sous forme d’une lettre adressée par Coates à son fils de 15 ans, propose une réflexion provocante sur les contours de la négritude. A la faveur d’un récit autobiographique où il retranscrit son parcours, il analyse les évolutions de la « pensée raciale » aux Etats-Unis et décrit les effets du racisme sur les corps. Entre humiliations, confrontations avec la police, adoptions de codes comportementaux permettant la survie, et rares instants de quiétude où le corps noir se retrouve parmi les siens, le livre de Coates souligne comment selon lui le racisme relève avant tout d’une série d’agressions physiques : la peur de ces violences resterait au cœur des relations sociales et raciales en Amérique. PAULINE GUEDJ	PRENDRE SOIN DE LA POPULATION. L’exception botswanaïse face au sida. – Fanny Chabrol <i>IRD/Editions de la Maison des sciences de l’homme, Paris, 2014, 230 pages, 23 euros.</i> Le débat sur l’accès aux médicaments en Afrique revêt une dimension particulière au Botswana. Contrairement à son grand voisin sud-africain, ce petit pays a très tôt pris la mesure de la pandémie de sida et mis en place des politiques sanitaires. La chercheuse française Fanny Chabrol s’y est rendue pour étudier les actions entreprises et interroger les acteurs sur leurs pratiques. Il ressort de sa méticuleuse étude que les succès obtenus reposent sur un partenariat avec des fondations privées, notamment américaines, et sur un lien très étroit avec la recherche biomédicale. Cela explique le soutien apporté par les laboratoires aux initiatives des autorités botswanaïses. La chercheuse s’interroge alors sur les conséquences à long terme de la pression – politique, économique, symbolique – exercée par les laboratoires sur les politiques publiques de santé. Son étude est d’autant plus intéressante que la pandémie de sida a reculé fortement dans le pays et que le régime en place est démocratique. ANNE FRINTZ THE OXFORD HANDBOOK OF AFRICA AND ECONOMICS. Vol.1 : Context and Concepts. – Sous la direction de Célestin Monga et Justin Yifu Lin <i>Oxford University Press, 2015, 830 pages, 141 euros.</i> Respectivement directeur exécutif de l’Organisation des Nations unies pour le développement industriel (Onudi) et doyen honoraire de l’Ecole nationale de développement de l’université de Pékin, les auteurs proposent une analyse des structures, en pleine mutation, de l’économie du continent noir. L’originalité de leur démarche réside dans la recherche constante d’un point de vue spécifiquement africain sur les évolutions en cours. Il en est ainsi de la notion même de développement dans le contexte culturel spécifique d’une solidarité familiale toujours très forte, y compris dans les zones très urbanisées. Comment mesurer le progrès économique selon les règles internationales tout en tenant compte d’irréductibles spécificités locales, à commencer par les difficultés de la collecte d’informations dans des Etats sous-administrés ? Sans chercher à donner des réponses définitives, les auteurs – venus du monde entier – s’attachent avant tout à bien formuler les questions. Ce premier des deux volumes prévus s’accompagne de cartes, de graphiques et d’une abondante bibliographie.	LA GOUVERNANCE DE LA CHINE. – Xi Jinping <i>Mille Fleurs, Pékin, 552 pages, 14,90 euros.</i> Cinq cent cinquante-deux pages, soixante-dix-neuf discours et réflexions : un gros pavé blanc pour rassembler la pensée du président chinois Xi Jinping depuis son accession au poste de secrétaire général du Parti communiste chinois (PCC), en novembre 2012, et sa prise de fonctions comme président, en mars 2013. On y trouve sa définition du « <i>socialisme à la chinoise</i> », ses réflexions sur le « <i>rêve chinois</i> », ses préconisations pour le « <i>renforcement culturel</i> » du pays... Le président balaise une foule de sujets : la réforme économique, l’« <i>Etat de droit aux caractéristiques chinoises</i> », la défense nationale, l’écologie, etc. Evidemment, ce n’est pas de la poésie, mais il est toujours intéressant de pouvoir accéder directement à la pensée de celui qui préside aux destinées de la deuxième puissance économique mondiale et qui dispose des pleins pouvoirs, sans rival ou presque. MARTINE BULARD L’AVOCAT AUX PIEDS NUS. – Chen Guangcheng <i>Globe, Paris, 2015, 374 pages, 24,50 euros.</i> Aveugle depuis son enfance, le Chinois Chen Guangcheng apprend le métier d’avocat en autodidacte. Il commence avec la défense des personnes handicapées. Puis il s’oppose à la politique de l’enfant unique, aux stérilisations et aux avortements forcés dont il a été témoin dans son village natal. Perçu comme un fauteur de troubles, il se heurte aux forces de l’ordre et affronte la corruption de son pays. Il est emprisonné quatre ans durant avant d’être placé en résidence surveillée en 2010. Lui que l’on aurait pu croire fragile, du fait de sa cécité et de son manque de formation académique, est parvenu à dénoncer avec force les abus du gouvernement. Guangcheng témoigne des persécutions dont lui et sa famille ont été victimes et livre le récit de son incroyable évasion, le 20 avril 2012. Grâce à l’aide de ses proches, ainsi qu’à l’appui de l’ambassade américaine, il parvient à s’enfuir et à s’installer aux Etats-Unis. OPHÉLIE YOLAL
PROCHE - ORIENT	ANNE-CÉCILE ROBERT	
LA QUESTION KURDE À L’HEURE DE DAECH. – Gérard Chaliand, avec la collaboration de Sophie Mousset <i>Seuil, Paris, 2015, 160 pages, 18 euros.</i> Les images de la victoire des peshmergas kurdes reprenant la ville de Kobané, en Irak, en janvier 2015, resteront comme l’un des symboles de la résistance contre l’Organisation de l’Etat islamique (OEI, aussi désignée par l’acronyme arabe Daech). Gérard Chaliand, spécialiste des « guerres irrégulières », replace ce face-à-face dans l’histoire des Kurdes et dans l’écheveau d’intérêts géostratégiques où elle s’inscrit. L’ouvrage revient sur le combat de ce peuple sans Etat, à cheval entre Turquie, Syrie, Irak et Iran, et dont l’OEI s’affirme comme le dernier adversaire en date. Il détaille avec clarté les courants et mouvements politiques et la complexité de leurs relations : Parti démocratique du Kurdistan de M. Massoud Barzani (PDK), Union patriotique du Kurdistan dirigée par M. Jalal Talabani (UPK), Parti des travailleurs du Kurdistan fondé par M. Abdullah Ocalan (PKK), Parti de l’union démocratique regroupant des Kurdes de Syrie (PYD). L’analyse, nourrie par de nombreux séjours au Kurdistan irakien, aide à appréhender l’importance et la portée du combat des Kurdes contre l’OEI. MARIE ROY BOUTROS BOUTROS-GHALI. Une histoire égyptienne. – Alain Dejammet <i>ErickBonnier, coll. « Encre d’Orient », Paris, 2015, 469 pages, 23 euros.</i> Juriste, diplomate, ministre puis secrétaire général de l’Organisation des Nations unies (ONU) de 1992 à 1996, l’Egyptien Boutros Boutros-Ghali est un témoin de l’histoire du XX^e siècle. Celle de son pays, notamment, passé de la domination anglaise au règne figé du « pharaon » Hosni Moubarak après avoir connu l’incandescence des années nassériennes puis la présidence controversée d’Anouar El-Sadate, l’homme qui fit la paix avec Israël (les accords de Camp David, en 1978). L’ancien diplomate français Alain Dejammet restitue l’itinéraire exceptionnel de cet homme qui, pendant la plus grande partie de sa vie, a sillonné la planète, à l’occasion par exemple de la longue bataille qu’il mena pour restaurer le prestige d’une Egypte honnie par le reste du monde arabe. On lira aussi avec attention les pages consacrées à son passage à l’ONU, où il ne cessa de défendre l’autonomie de sa fonction vis-à-vis du Conseil de sécurité, et plus particulièrement des Etats-Unis. Une volonté d’indépendance qui le priva d’un second mandat, mais qui compense dans son bilan nombre d’erreurs d’appréciation – comme sa conviction que les accords de Camp David fragiliseraient la cause palestinienne. AKRAM BELKAÏD		

LITTÉRATURES

Flamboiemment de l’insoumission

Le Pain de Toufic Youssef Aouad

Traduit de l’arabe (Liban) par Fifi Abou Dib, L’Orient des livres - Sindbad-Actes Sud, Beyrouth-Arles, 2015, 266 pages, 22 euros.

L’ACTE DE NAISSANCE d’une nation, l’éveil du nationalisme arabe : aujourd’hui, *Le Pain*, publié initialement en 1939, est considéré comme un roman majeur de la littérature libanaise pour avoir déployé magistralement un moment déterminant de l’histoire du pays. Il s’ouvre à la veille de la révolte arabe contre la domination ottomane, sur les vexations infligées aux Libanais par les troupes de la Sublime Porte, en 1916, tandis que ce qui restera connu sous le nom de « grande famine » tue plus d’une centaine de milliers de personnes – certains parlent du tiers de la population.

Le roman de Toufic Youssef Aouad (1911-1989) narre l’humiliation, mais aussi la fierté retrouvée par le combat contre la sujétion et contre le malheur social. Sami Assem, jeune rebelle chrétien, monte des opérations de résistance dans un pays cassé : « *Les conflits confessionnels l’avaient embrasé, ses terres s’étaient morcelées et son peuple s’était dispersé.* » Naguère, la ville d’Aley accueillait la « *retraite estivale des notables* (...), *scène le jour et fête la nuit* » ; elle est devenue un lieu de torture et d’incarcération pour tous ceux qui s’opposent aux Turcs.

Au Mont-Liban, désormais, on brise même les âmes. Celle des prisonniers sombrant dans la démence, des femmes poussées à la prostitution pour survivre, des mères dont les enfants meurent, et même des collaborateurs qui s’enivrent d’arak. Sami prend les armes ; Zeina, sa bien-aimée, se joint à lui et ira, telle une nouvelle Judith, jusqu’à décider de tuer le gouverneur turc...

Au fil des pages, Aouad dresse une fresque d’un réalisme rigoureux et, pour évoquer ce combat, saisit avec minutie un pays et une époque : les chemins escarpés du Mont-Liban qu’emprunte Sami passé à la clandestinité, les codes secrets des groupes résistants, la culture populaire des villages, les corps ravagés par la faim... et un héros que ni la prison ni la clandestinité ne parviennent à briser.

Ecrit dix ans avant *Le Christ recrucifié* de Nikos Kazantzaki, avec lequel il n’est pas sans parenté, *Le Pain* célèbre la fraternité au-delà des confessions. « *Non, la guerre entre les Turcs et les Arabes n’est pas un djihad. Ce n’est pas une guerre de religion. La plupart des Turcs sont musulmans, et la plupart des Arabes le sont aussi. Mais cette cause n’a rien à voir avec l’islam. Il s’agit d’Arabes qui se battent pour recouvrer leur liberté, et de Turcs qui combattent les Arabes pour continuer à les soumettre* », affirme Sami. Ou encore : « *Nous assistons à la naissance du véritable nationalisme arabe, dont la mère est la révolution. Cette révolution dans laquelle je suis engagé, moi, chrétien arabe, à vos côtés, vous, musulmans arabes.* »

Ces thèmes sont présents dans un autre roman-phare de l’auteur, *Dans les meules de Beyrouth* (mêmes traductrice et éditeurs, 2012), tout comme ils ont animé l’action d’Aouad, écrivain, journaliste et diplomate engagé. Mais le roman célèbre aussi la présence féminine dans les luttes et magnifie l’amour qui lie Sami à Zeina. En dehors de la présence turque, ce dernier n’a qu’un souci : « *Zeina, m’aimes-tu ?* » L’insoumission, la nation et l’amour, sous la plume réaliste d’Aouad, deviennent romantiques.

JULES CRÉTOIS.

HISTOIRE

Arméniens, un siècle après le génocide

DANS LE COMBAT pour la justice mené par les survivants du génocide arménien de 1915, l’écriture a joué un rôle essentiel. Difficile, en effet, de représenter l’événement par la photographie ou le documentaire : non seulement les images manquent, mais surtout, comme le génocide a fait l’objet d’un déni, les tentatives visant à en rendre compte dans la culture populaire – au cinéma, par exemple – ont été censurées. Un siècle plus tard, les livres demeurent le principal moyen de se souvenir, et surtout d’essayer de comprendre les conditions dans lesquelles s’exerce la destructivité humaine. Les publications en langue française y contribuent fortement.

Hamit Bozarslan, Vincent Duclert et Raymond H. Kévorkian proposent un ouvrage unique, qui parcourt le cycle entier du débat historiographique (1). Kévorkian en signe la première partie, où le récit se place dans la perspective des victimes : la déchéance du statut de la communauté arménienne ottomane, les massacres commis sous le sultan Abdul Hamid II en 1894-1896, les nouvelles tueries perpétrées à Adana en 1909, après la révolution des Jeunes-Turcs, jusqu’à la radicalisation de ces derniers après les guerres des Balkans, la décision d’annihiler les Arméniens ottomans, puis les étapes du génocide lui-même. La deuxième partie, sous la plume de Bozarslan, passe du côté des auteurs du crime. Elle montre comment les Jeunes-Turcs

mettent fin à la tradition ottomane qui, tout en accordant aux minorités un statut de citoyens de seconde zone, s’engageait néanmoins à les protéger. Enfin, Duclert propose un récit approfondi du génocide du point de vue de l’histoire globale, qui rappelle que, si les grandes puissances promirent bien souvent aux civils de les défendre, elles se montrèrent systématiquement incapables d’arrêter les crimes contre l’humanité – quand elles n’en furent pas à l’origine.

Kévorkian signe également un autre essai, en collaboration avec Yves Ternon (2). Tous deux y rassemblent des documents historiques – échanges diplomatiques, témoignages de première main et même photographies – qui contextualisent les événements. On a ainsi l’impression de détenir une réponse indirecte aux autorités turques, qui réclament des preuves que les déportations et les massacres ont bien été planifiés. Le lecteur dispose des éléments nécessaires pour parvenir à ses propres conclusions. Lâpre combat mené par les militants de la diaspora pour que le génocide soit reconnu a toutefois eu un prix : l’histoire et l’identité contemporaines arméniennes subissent un réductionnisme de plus en plus prononcé. Ainsi, Gaïdz Minassian (3), qui part du débat de 2012 sur les lois dites mémorielles en France, invite à redécouvrir l’histoire et l’héritage culturel d’avant le génocide, dans le cadre d’un projet émancipateur pour l’avenir.

C’est enfin un récit à la première personne que livre Pinar Seleke, apportant le point de vue d’une intellectuelle turque qui « découvre » la question arménienne dans son pays (4). Elle entreprend un voyage au fil de sa propre biographie, où les souffrances d’une communauté entrent en résonance avec les siennes. Militante de gauche, cette sociologue représente la génération de l’après-coup d’Etat militaire de 1980, à la suite duquel jusqu’à cinq cent mille personnes furent emprisonnées. Elle explique les raisons de l’absence des Arméniens dans la sphère publique turque : leur stigmatisation par les autorités, qui les désignent comme l’ennemi, l’incapacité idéologique de la gauche à prendre leur cause en considération... Ce voyage, d’autres penseurs turcs l’ont entrepris ces dernières années, permettant l’ouverture d’un débat interne.

VICKEN CHETERIAN.

(1) Hamit Bozarslan, Vincent Duclert et Raymond H. Kévorkian, *Comprendre le génocide des Arméniens. 1915 à nos jours*, Tallandier, Paris, 2015, 496 pages, 21,50 euros.
(2) Raymond H. Kévorkian et Yves Ternon, *Mémorial du génocide des Arméniens*, Seuil, Paris, 2014, 498 pages, 30 euros.
(3) Gaïdz Minassian, *Arméniens. Le temps de la délivrance*, CNRS Editions, Paris, 2015, 530 pages, 25 euros.
(4) Pinar Seleke, *Parce qu’ils sont arméniens*, Liana Levi, Paris, 2015, 96 pages, 10 euros.